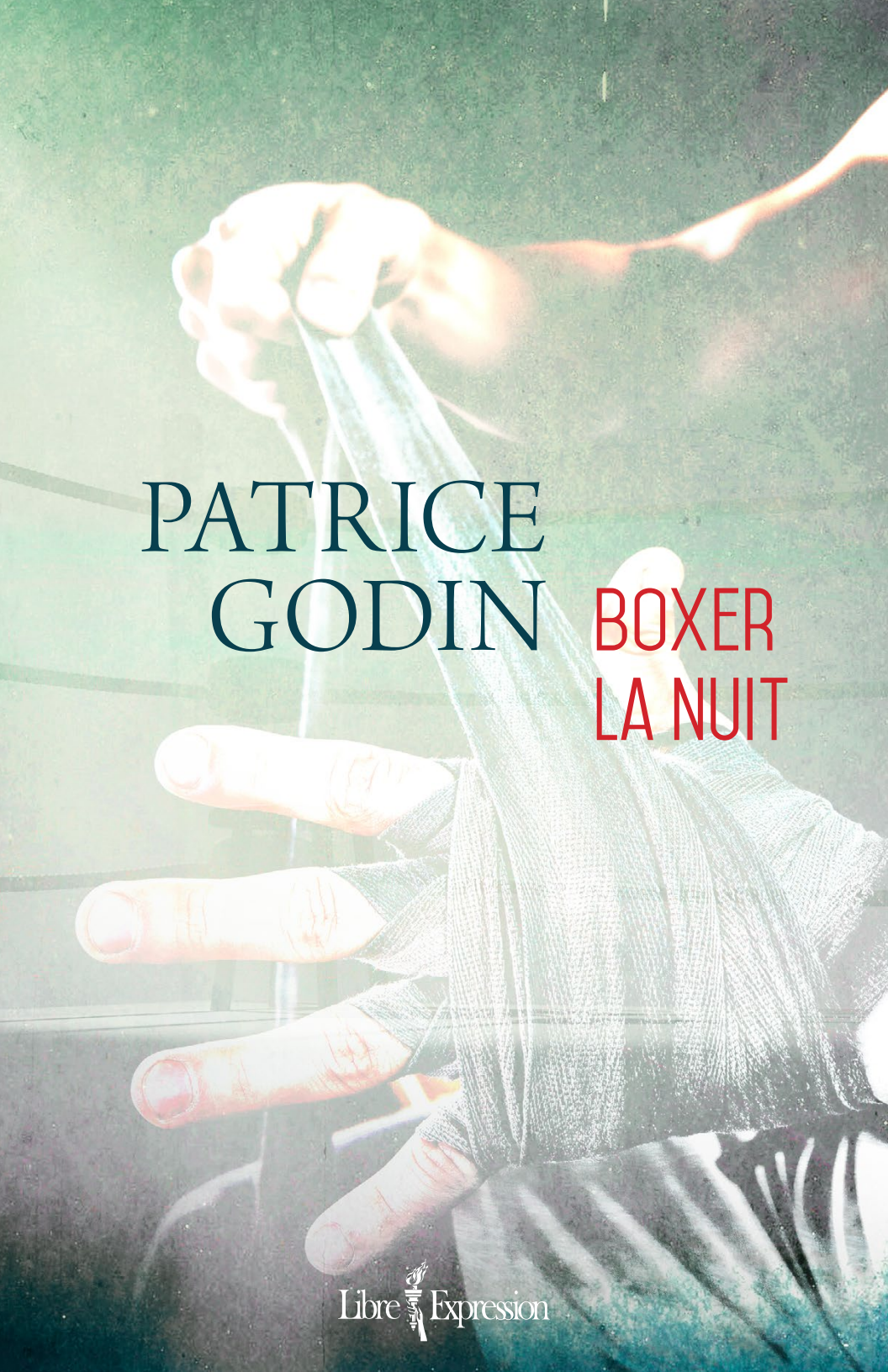




PATRICE
GODIN

BOXER
LA NUIT

Libre  Expression

BOXER
LA NUIT

Du même auteur

Territoires inconnus, Libre Expression, 2015

« Errances », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*,
collectif, Stanké, 2014

PATRICE
GODIN

BOXER
LA NUIT

*À la mémoire de Jim Harrison,
écrivain américain,
décembre 1937 – mars 2016.*

« Être libre,
c'est être maître de soi-même. »

MATTHIEU RICARD

Il la regarde dormir. L'image qui lui vient est celle d'une princesse indienne. Il n'y a pas de raison précise à cela. Sa beauté sans doute, pure, profilée, douce et caressante, rassurante. Ce n'est pas une beauté qui frappe ou aveugle, c'en est une qui touche, qui enveloppe, qui simplement rayonne dans l'obscurité de la chambre. Il la regarde, il observe la délicate pureté de ses traits, leur finesse. Cette image, comment elle s'impose à son esprit. Cela lui plaît. Elle a jailli de son inconscient sans qu'il sache trop pourquoi. Une princesse indienne. Comme un joyau lumineux.

Dehors, le vent, le bruit des vagues qui viennent mourir sur la plage, en contrebas de la terrasse sur pilotis. Parfois, la maison est secouée par de fortes bourrasques. Cependant, cela n'a rien à voir avec les nuits de véritable tempête, lorsqu'on croit qu'elle sera arrachée du sol et emportée au ciel en un grincement furieux, en un long déchirement, disloquée.

Les tempêtes se sont calmées ces derniers jours, ces dernières nuits.

Il la regarde dormir. Elle s'appelle Isabelle.

Tout cela est étrange. Cette femme. Et lui. Ici et maintenant.

Il y a trois jours à peine, ils ne se connaissaient pas. Ils ne s'étaient même jamais vus. Ils étaient de parfaits inconnus l'un pour l'autre et les probabilités qu'ils se croisent, que leurs vies entrent en contact un jour, étaient infimes, quasiment nulles. Dans l'absolu. Et pourtant.

Il y a trois jours, elle était là, assise sur le sable humide, dans l'aube grise et froide d'un matin d'automne, d'un matin de novembre, sous un faible crachin, le regard perdu au loin, porté en direction de cette petite île au large, bizarre, orpheline des autres qui s'égrènent en chapelet plus au nord, son regard perdu plus loin encore, vers l'infini de l'horizon.

Il revenait de courir de la montagne, ce qu'il fait pour chasser les mauvais rêves, les cauchemars pourris qui le hantent depuis longtemps déjà, et pour combattre l'insomnie, cette peur du vide nichée en lui comme un poison. Il avait dévalé à pleine vitesse, jambes déliées, la falaise et les rochers à l'extrémité nord de la plage, ralentissant le pas sur la grève en l'apercevant, elle, à près de deux cents mètres devant, assise juste en face de sa maison. Elle portait un duvet orangé qui contrastait drôlement avec la grisaille ambiante. On aurait dit une balise, une bouée de sauvetage. C'était une apparition de légère incandescence, feutrée dans le brouillard

du matin. Surpris, il avait repris son souffle en avançant vers elle à pas lents, sans se presser. À sa hauteur, leurs regards s'étaient effleurés, puis ils s'étaient accrochés l'un à l'autre l'espace d'une poignée de secondes. Des larmes coulaient sur ses joues. Le vent peut-être. La tristesse. Ce sont de ces choses qui arrivent, le vent se mêle à la tristesse et embrouille la vision du monde, le rend trouble. Il n'avait pas dit un seul mot. D'elle et de lui, il y avait eu une ébauche de sourire. Une étincelle, infime, un rien que l'on pourrait qualifier de tout-puissant dans les circonstances. Il avait poursuivi son chemin, grimpant le sentier de sable et de galets qui menait jusqu'à la maison. Il était réapparu quelques instants plus tard, deux tasses de café à la main. Ce n'était pas son genre de faire un truc pareil, pourtant il n'y avait pas songé une seule seconde, ça lui avait semblé normal, naturel de faire cela, il ne s'était pas posé de questions, il ne cherchait rien, il n'avait rien à vendre, rien à proposer. C'était un geste gratuit, de bienvenue ou d'amitié, allez savoir, il n'avait aucune attente en retour. Il était redescendu vers elle sur la plage, lui avait tendu une des tasses, puis il s'était assis à ses côtés, conservant toutefois une distance respectueuse entre eux, histoire de lui laisser son espace, de ne pas lui donner l'impression de l'envahir. Elle l'avait remercié d'un simple hochement de tête. Silencieux, ils avaient laissé l'aube s'étendre et blanchir. Ils avaient laissé le jour venir à eux.

Elle est allongée près de lui maintenant, endormie, au calme. Sa chevelure d'un noir intense, semblable aux ailes de la nuit, disposée en éventail sur le coton blanc de l'oreiller. Cela fait longtemps qu'il ne s'est pas senti apaisé de la sorte, une éternité, pour être franc. Il y a longtemps que la présence, que la chaleur d'une femme à ses côtés ne l'a fait se sentir aussi vivant.

Tout cela est fragile, il ne le sait que trop.

Isabelle.

Dans son sommeil, elle bouge légèrement, tourne sa tête vers lui de quelques degrés. Il l'observe encore un court instant. D'un doigt, il dégage de son front une mèche de cheveux. Elle paraît frémir, ses sourcils se froncent, mais à peine, une pointe de ce qui ressemblerait à de l'inquiétude se dessine sur son visage, une fine pointe. Puis, de nouveau ce calme, cette impression de bien-être profond en elle qui resurgit. Sa beauté indienne refait surface, le touche une fois de plus. Sans bruit, il se glisse hors du lit. Le froid s'est infiltré dans la maison. Il enfle son jeans, s'enroule dans une couverture en laine polaire tombée sur le sol. Ses mains lui font mal. C'est ce qui l'a réveillé plus tôt. La douleur de ses mains. Pas un de ses cauchemars, pour une fois. Sur le lit, il remonte la lourde courtepoinette et la couette pour couvrir Isabelle, pour qu'elle demeure au chaud.

Le bois sec du plancher craque sous son poids lorsqu'il se rend dans la pièce principale, une

aire ouverte où se trouvent salon et cuisine. Le feu est presque éteint dans l'âtre, seules de faibles braises rougeoient dans les cendres. La nuit est encore bien installée, sombre et sans lueur. Le jour ne se lèvera pas avant deux bonnes heures. Il sait que le sommeil ne viendra plus. Depuis le temps, il connaît la musique, il connaît le rythme, le cycle de ses nuits. Il survit depuis bon nombre d'années sur des bribes de sommeil. Il ajoute une volée de bois d'allumage, suivis de trois bûches qu'il dispose de façon que l'air circule bien entre elles, il les regarde s'enflammer en se réchauffant les mains.

Ses mains, la douleur de ses mains. Comme si l'humidité glacée lui rongerait les os, infectait ses articulations. Cela n'est rien, vraiment, il en a l'habitude. Mais parfois il grimace. Les flammes naissantes qu'il sent devant lui réchauffent l'atmosphère, le soulagent. Seulement, la douleur ne vient pas que de sa chair, elle ne vient pas que de ses os.

Il se prépare du café sans allumer la lumière. La lueur du feu qui danse dans la pièce lui suffit. Les murs tremblent de nouveau sous un fort coup de vent. Il la connaît par cœur, cette maison. Il l'a lui-même retapée avec patience, jour après jour, il l'a remise en état, il l'a rendue stable, résiliente face aux éléments. Il arrive qu'elle grince, qu'elle claque des dents. Et alors? C'est le vent, ici, qui fait tout craquer. Il dévisse la tête de la cafetière italienne, une vieille Bialetti, la nettoie, y verse

de l'eau fraîche, dose et presse ce qu'il faut de café moulu avec finesse. Ses gestes sont précis et silencieux. La cafetière déposée sur le rond rougeoyant de la cuisinière, il attend que tout soit prêt, appuyé contre le comptoir en bois massif. Son regard glisse vers la baie vitrée qui donne sur la terrasse et offre une vue plongeante sur l'océan Atlantique. Les vagues sont de bonne taille, il distingue les moutons qu'elles font au large, il les voit s'abîmer sur la plage, explosant les unes à la suite des autres en un roulement sonore, un grondement. Au loin, un éclair, plutôt rare à cette période de l'année, illumine brièvement le ciel et la mer. Les nuages sont noirs, lourds, le vent souffle par à-coups, une pluie mêlée d'embruns fouette les grandes fenêtres et la porte coulissante. Il observe la beauté nocturne du paysage, la beauté sauvage et violente de l'océan. C'est une chose dont il ne se lasse pas.

Il se nomme Nicolas Adam. Tout le monde l'appelle Nick depuis longtemps maintenant. C'est ainsi qu'il est connu. Nick Adam. Une ancienne gloire de la boxe professionnelle, une gloire déchue revenue des bas-fonds. À présent retiré, à peu près coupé du monde, il est une sorte d'ermite avant l'âge.

Cela fait quatre ans qu'il s'est installé dans cette maison au bord de la mer, à Port Savage, Maine, USA.

Port Savage n'est pas grand-chose, à première vue. Une petite ville américaine où rien n'arrive. Si l'on s'y attarde, c'est parfait comme cela. Discrète, quasi timide, c'est une ville sans histoire, ignorée par la vaste majorité des gens, touristes et vacanciers, qui lui préfèrent de loin Bar Harbor et Mount Desert Island plus au nord, ou Old Orchard et Ogunquit, plus au sud. Il n'y a pas ici de plages bondées, pas de restaurants ni de boutiques à la mode. Port Savage n'offre rien de cela. C'est en partie ce qui fait son charme, son attrait, avec la nature environnante, une

nature généreuse, un peu brute, encore presque intacte. Port Savage se contente d'être, sans artifice. Elle est unique. D'un côté, l'immensité de l'océan Atlantique, une traînée de petites îles dispersées de loin en loin, de l'autre, la forêt et les montagnes qui s'étendent sur des centaines de kilomètres, jusqu'à la chaîne des Appalaches, puis jusqu'à la frontière canadienne, jusqu'au Québec.

Cette ville ne propose pas grand-chose, sinon un charme simple, un peu rugueux, un charme honnête.

C'est ici qu'il a choisi de vivre. Et peut-être même de mourir. Pourquoi pas ? Cela viendra bien un jour, il n'y a pas à en douter. Il a encore du temps, il le sait à présent, il l'accepte, mais la mort est inévitable, n'est-ce pas ? Longtemps il l'a cherchée, longtemps il lui a collé au cul. Alors maintenant, autant que ce soit ici qu'elle survienne, sur cette côte, sur ce bout du monde, près de cette plage qui lui appartient presque, dans cette maison secouée par les vents.

Ici, nul besoin de se presser pour vivre, ni même pour mourir. Tout vient, tout passe et tout viendra.

La maison de Nick se situe à l'écart de la ville, en retrait des autres maisons semblables, banales pour certaines, souvent de location, construites non loin des falaises. Elle fait face à l'océan, à la baie de Penobscot, surplombe la grève, une plage privée d'environ un demi-kilomètre. Il avait eu

de la chance de trouver celle-là, précisément. D'abord, Nick l'avait louée pour quelques mois, puis l'homme à qui elle appartenait était tombé malade, un cancer violent qui ne laissait aucune issue, et il avait voulu s'en débarrasser. C'était un vieil homme, Gary Robbins, vétéran des premières heures du Viêtnam, un homme âgé qui avait perdu sa femme des années plus tôt et que plus rien ne retenait au monde. Nick s'était lié d'amitié avec le vieux Gary, il avait travaillé avec lui dans les semaines suivant son arrivée à Port Savage, il en avait pris soin dans les derniers temps. Ce n'était que normal. L'homme était seul, nu et désolé face à la mort. Nick l'avait accompagné, pour ainsi dire, jusqu'au jour du départ. Il allait lui rendre visite à l'hôpital, matin et soir, il lui refilait des bières en douce, ces Pabst Blue Ribbon en canette que Robbins descendait comme de l'eau. Il passait des après-midi complets avec lui. Lorsque Gary était en assez bonne forme, ils jouaient aux cartes et, chaque fois, Nick se faisait rincer. Il le sortait en fin de journée, le poussait dans un fauteuil roulant, l'emmenait jusqu'à la jetée pour lui permettre de voir les bateaux au large et, surtout, pour admirer ses derniers couchers de soleil.

Après, il s'était occupé des funérailles. Il l'avait porté en terre.

Et les souvenirs étaient remontés, ils avaient afflué, toujours aussi douloureux malgré le temps, malgré les années passées. La mort, un cimetière. Laura et Lou. Son âme écorchée, à vif.

Le poids qu'il porte sur ses épaules, c'est cela.
L'ombre de ses souvenirs. Comme une chape de
plomb.

Le naufrage du cœur de sa vie.

« Il y a trois jours à peine, ils ne se connaissaient pas. Ils ne s'étaient même jamais vus. Ils étaient de parfaits inconnus l'un pour l'autre et les probabilités qu'ils se croisent, que leurs vies entrent en contact un jour, étaient infimes, quasiment nulles. Dans l'absolu. Et pourtant. »

Nick est un boxeur usé, brisé par la vie. Isabelle est une femme blessée qui traverse une période de remise en question. C'est sur une plage de Port Savage, dans le Maine, que leurs chemins se croiseront. Au contact de l'autre, l'espace de quelques jours empruntés à l'automne, ces deux êtres que tout sépare réapprendront à vivre et à aimer.

Acteur formé à l'École nationale de théâtre du Canada, Patrice Godin a joué tant sur scène qu'à l'écran. On a pu le voir dans les séries télévisées *Le 7^e Round*, *Destinées*, *La Murraine* ainsi que dans *Blue Moon*. En 2015, il publie un récit, *Territoires inconnus*. *Boxer la nuit* est son premier roman.

